

Prix littéraire Pauline-Gill 2009
5^e édition

1^{er} prix

Texte de Nicole Paré

Retour à la case départ

- Chérie où as-tu rangé la laisse de Grogneau ?

Non mais quand même, ce qu'il peut m'exaspérer celui-là ! L'heure sonnera bientôt où je lui ferai passer la détestable habitude de m'affubler d'un nom en complet désaccord avec ma charmante nature. J'exulterai alors un bonheur diffus qui lui sera inaccessible. J'emprunterai les arpèges incomparables de mon ami Amadeus pour entonner silencieusement *Jubilate* pendant que lui, pauvre ignare, s'interrogera encore sur l'incident qui lui aura fait perdre momentanément l'usage de ses jambes. Rien de plus facile pour qui tient la laisse !

Nadège, l'épouse de mon maître Julien, l'a très bien compris, elle, en lui partageant cette vérité canine lue dans le magnifique livre de Muriel Barbery *L'élégance du hérisson*. Enfin, quelqu'un osait énoncer un axiome intemporel, à travers le discours d'un personnage littéraire.

- Mais allons donc mon chéri, qui tient réellement l'autre en laisse ? Grogneau t'oblige à sortir prendre l'air muni d'un sac discret et d'une pelle de ramassage et à trotter beau temps mauvais temps, vacances ou boulot, hiver comme été, sept jours sur sept, lessivé ou frais dispos, matin et soir.

CQFD.

On me nomme vulgairement Grogneau. Pourtant, ma lignée remonte d'aussi loin que notre fréquentation des tsars et s'enorgueillit de représentants célèbres. La vie de mon ancêtre Rouslan, fier Youjak, est racontée divinement par Elena Tsoukanova, présidente du Club national des bergers de Russie. Jadis, valeureux gardien de moutons, on nous confine désormais à l'espace restreint des escaliers d'un appartement moderne et à la compagnie de propriétaires sédentaires. Lorsqu'il m'a choisi, Julien Granger a associé les deux premières lettres de nos noms respectifs à ma fausse humeur belliqueuse. En se targuant d'une inspiration géniale, il grave stupidement mon patronyme en logo stylisé sur ses cartes

professionnelles. Il n'a pas saisi l'importance de mon rôle protecteur inscrite dans mes gênes, rôle d'ailleurs que je prends très au sérieux. Il sous-estime l'essence même de ma formidable robustesse, mes qualités de patience et de vigilance, mon endurance légendaire qu'il confond avec son propre tempérament pugnace. Il me déçoit un peu et cet agacement me laisse perplexe. Suis-je réellement satisfait de mon sort ? Ma destinée pourrait-elle être plus glorieuse ? Quelle cote d'appréciation obtient Julien ?

Je peux dire que mon jeune âge m'a servi d'alibi parfois et il m'est arrivé d'appliquer une analyse erronée du comportement de Julien comme ce fut le cas, en ce fameux samedi matin de septembre 2006. Sous un ciel bleu vacance nous sommes partis tous les deux, laissant derrière nous Delphine et Thomas, les jumeaux de la famille, avec Nadège leur jeune et époustouflante maman. J'ai cru, à tort, compétitionner dans une course de fond. Nous avons fait un long trajet dans notre Peugeot toute neuve pour exercer notre flair respectif à traquer le champignon frais et nous devions revenir avant la brunante. Julien ne se contenant plus de joie devant notre cueillette phénoménale s'est engouffré dans l'auto et a démarré sur les chapeaux de roues. Sans moi ! J'ai d'abord pensé qu'il éprouvait un besoin urgent et comme le village n'était pas si loin, je me suis dit que je le verrais revenir bientôt. J'avoue, n'avoir pas mariné longuement dans l'expectative. Puisqu'il n'apparaissait pas, j'ai souri et accepté le défi. Le maître jugeait mes sens en alerte maximale, grâce à l'aide que je lui avais apportée tout au long de l'activité mycologique et il me poussait à revenir par mes propres moyens. J'ai suivi la piste par une charmante route de campagne balayée d'un air pur dont j'étais trop souvent en manque. Quel homme ce Julien ! Comme je lui étais reconnaissant de me mettre à l'épreuve !

Lorsque je suis rentré en fin de journée le lendemain, ma photo était affichée sur tous les lampadaires de notre rue. Nadège avait les yeux rougis. Les jumeaux reniflaient et se mouchaient en tempo. Julien était décoiffé, débraillé et semblait avoir passé la nuit dans ma niche. J'ai voulu me faufiler discrètement en attente d'explications sur le drame qu'ils

avaient vécu en mon absence. C'est Thomas qui m'a vu le premier et qui a déclenché une série de cris hystériques que je ne comprenais pas. Finalement à travers des caresses, des bisous inhabituels de la part de Nadège et des colles interminables dans les bras de Delphine, j'ai entendu la voix bêlante de Julien.

- Je t'ai oublié mon Grogneau, vas-tu, un jour, me pardonner ?

Comme ils sont bizarres ! Pourquoi un tel branle-bas ? Là-bas dans ma steppe russe, mes ancêtres n'en faisaient-ils pas encore plus, dans des conditions extrêmes, sans que personne ne songe à pleurer ou à s'immoler ? Julien me considère-t-il moins bien que ces rudes paysans ou suis-je un incapable et un incompetent à ses yeux. Je ne désirais pas finaliser le chapitre de l'analyse, de peur d'accéder à une vérité blessante. J'ai préféré jouer celui qui tourne la page sans remords et ne plus rêver au geste lui-même qui relève de l'abandon bien plus que de la distraction. Je ne le comprendrai jamais et il ne sera jamais de ma race. Je pensais que Julien me féliciterait, mais voilà qu'il me dorlote comme un toutou décoratif. Je croyais que je l'avais impressionné et il m'en veut d'avoir subi l'ire de sa famille. Je le voyais comme une éminence grise et il n'est qu'un orgueilleux. J'imaginai d'autres randonnées exploratrices, confronté à des difficultés progressives, mais il m'impose, en représailles, un trajet simpliste, réducteur d'efforts et de performances, comme si j'étais coupable des tourments de sa nuit cauchemardesque.

Un germe de désillusion s'est enraciné petit à petit au creux de mon museau à compter de cet épisode et j'évaluai selon de nouveaux critères son sens des responsabilités. La mésaventure a laissé des séquelles traumatisantes pour la victime et le bourreau. Julien, beaucoup plus atteint que moi, s'est carrément mis à dérailler et un terreau propice à l'anarchie s'est installé.

- Prêt mon chien ? Nadège chérie, Grogneau et moi nous nous absenterons toute la journée. Nous entreprenons un gigantesque programme d'entraînement : exercices

d'endurance, longues marches quotidiennes agrémentées durant le week-end de lancers de bâtons au parc, de gueuletons santé bien au frais dans un sac et retours au pas de course par le chemin des écoliers.

J'ai présumé que l'épisode champignons donnait fruit enfin et que cette série d'exercices nous redonnerait une confiance mutuelle salubre. De cette façon, j'aidais aussi le maître à adopter un comportement politique réfléchi en profitant de la réalisation de promesses électorales, investissements hautement lucratifs, dans notre environnement choyé. En effet, j'habite avec Julien et sa famille un très beau quartier entouré de plusieurs parcs à vocations différentes. Certains, consacrés aux jeunes, accueillent dans des installations alambiquées, des petiots avides de compétitions et de défis propres à redorer leur image de conquérants. D'autres, ombragés, fleuris sur le pourtour, uniformément plats et nivelés en rectangles sablonneux, permettent à d'anciens sportifs d'impressionner des mamies par la précision de leur lancer de boules. Certains, plus clinquants, exhibent pyramides, filets, tours-araignées, mur d'escalade et rampes vertigineuses pour satisfaire pleinement les accros aux fortes doses d'adrénaline. Tous rayonnent à portée de pattes, agrémentent le paysage, assainissent l'air pollué par la circulation automobile en constante évolution et justifient d'insidieuses augmentations de taxes.

J'ai eu la surprise du siècle !

Deux rues plus loin que la senteur de mon vieux coussin déchiqueté et à un seul détour du regard acéré de notre concierge, j'observai une minuscule Renault Clio grise qui subjuguait mon maître. La conductrice dissimulée sous d'immenses et affreuses lunettes rouges se précipita comme un boulet dans les bras de Julien. Des embrassades à bouche que veux-tu s'en suivirent et s'éternisèrent sans égards aux passants. Moi, le souffle coupé, j'attendais la suite. Finalement, à court d'oxygène j'imagine, le maître tira sur la laisse et me fit grimper sur la banquette arrière. D'une voix nasillarde la dame me gratifia d'un premier échantillon de nos rapports futurs.

- Ah non ! Julien ! Ton cabot doit se lover sur le tapis caoutchouté. Tu n'envisages tout simplement pas le nettoyage monstre que je devrais me taper pour me débarrasser d'une senteur aussi horrible !

Non mais, quand même ! Elle s'est sentie elle ? Alors que les effluves délicats du jasmin embaument notre maison, que notre cuisine respire à longueur d'année la menthe et le thym frais, cette gorgone empeste un parfum de patchouli complètement dépassé. Si on se dirige vers son antre, qu'inventera-t-elle encore ? Julien me laissera-t-il sur le balcon durant des heures ? J'avais tort de scénariser une action civilisée de la part de cette harpie. Pour ce mémorable premier rendez-vous clandestin et mensonger, j'ai eu droit au coin poubelles, dans une ruelle sordide, sous un soleil de plomb, bien attaché pour éviter une fuite probable. Aucune négociation, cajolerie ou concession n'arriveront à me faire changer d'opinion. Christine et moi ne sommes pas vraiment sur un sentier de guerre, mais je ferai tout en mon pouvoir pour contrecarrer ses plans machiavéliques. Je sens mon Julien sans défense, obnubilé par des attraits imaginaires que moi je n'avalerais pas de sitôt. Dame Christine Chauvet et Grogneau De Russie (l'usage de mon imposante particule nobiliaire est pleinement justifié ici) ne seront jamais de bonne compagnie. J'ai la ferme intention de redresser la situation et de remettre le maître dans les pas de Nadège, tout en protégeant la tranquillité émotive des jumeaux. Je compte employer tous les subterfuges à la disposition de mon cerveau surdéveloppé pour atteindre mon but. Dès nos premiers pas sur la piste du retour, je me suis engagé moralement à lui ouvrir les yeux. Mais voilà ! Comment ?

J'analysai la manigance du maître. Au fond du fameux sac santé, qui aurait dû contenir notre pique-nique, sommeillaient les atours d'une éventuelle sortie, beau chic bon genre, avec la Christine. Le filou avait pris la peine d'insérer une pochette garde froid afin de dissimuler une chemise propre et son magnifique chandail de cachemire. Elle seule, semblait-il, statuait sur chacun des mouvements de Julien. Je tenais peut-être une solution intéressante : si je massacrais le sac devant Nadège, le traître serait dans l'eau chaude et

devrait fournir des explications. Cependant, leurs réactions réciproques pouvaient précipiter un départ que je ne souhaitais pas. Jouer la carte du chien affamé privé de sa juste portion de repas ne représentait pas l'idée du siècle. Mais c'était peut-être mieux que rien ! Finalement, j'ai ajourné mon intervention.

Les faux samedis sportifs se multiplièrent. Julien m'associait de plus en plus habilement à ses fourberies et je n'arrivais toujours pas à enfanter un trait de génie pour le stopper. J'avais bien essayé de manger la laisse, mais il en profita pour instaurer des leçons de marche au genou, qui selon lui prendraient plusieurs semaines d'exercice. Hélas la manœuvre lui avait facilité la tâche. Puis, j'ai fait semblant d'être malade, mais Nadège elle-même m'a poussé dehors, alléguant que le grand air et la course au parc me feraient un bien énorme. La pauvre ne pressentait d'aucune façon la comédie que je mettais en place pour contrecarrer la Chauvet. Une autre fois, je m'entêtai à tirer et mordiller tour à tour Delphine et Thomas m'acharnant sur les bas de pantalon pour les forcer à se joindre à nous. Peine perdue ! Julien questionna l'état d'avancement des travaux scolaires. À ce chapitre, mon chien est mort à tout coup pour les annexer à nos jeux, car les jumeaux sont les champions de la procrastination. Puis me souvenant du pouvoir fallacieux de celui qui tient la fameuse laisse, dès le départ de la marche *samedi simulacre* j'imposai un mouvement brusque. N'allez pas imaginer que j'avais des intentions coupables afin de causer une blessure grave à mon maître adoré. Non ! Une foulure peut-être ? Le retenir au lit handicapé, au moins une journée, voilà qui ferait l'affaire. Ou mieux ! Une petite chute qui pourrait exacerber l'humiliation d'un genou écorché et d'un pantalon troué, forçant le retour à la maison. Les précieuses minutes, ainsi perdues, annihileraient la coordination nécessaire au point de rencontre Chauvet-Granger. Mais le matin a senti le coup fourré dans la raideur soudaine de mon cou puissant. Il a raccourci de plusieurs centimètres notre lien, coupant court à ma démonstration d'autorité.

L'été céda le pas à l'automne, l'hiver s'engouffra dans la ville comme un loup des steppes en chasse et rien ne semblait devoir changer. Quelques fois Julien partait seul parce que la situation me rendait réellement malade. Il sautait occasionnellement des samedis, car Crétine, oups ! Christine, s'octroyait des sorties entre amies. La routine s'enracinait dans sa démarche comme un ingrédient supplémentaire à l'ignominie, aux mensonges et aux faux-fuyants. Cette recette, hautement indigeste, profitait largement à dame Chauvet. Qu'avait-elle donc de plus que Nadège pour hypnotiser Julien de la sorte ? Rien entre les deux oreilles selon moi ! Je sais parfaitement de quoi je parle, car je connais maintenant son intérieur. La dame ne range rien, ne fait pas la cuisine, se perd en magasinage sans fin, traîne son toutou dans d'innombrables concerts dissonants, parle peu et ricane sans raison. Ils passent des journées entières au lit, parfois dans des hôtels miteux où je ne suis toléré qu'à renfort de pourboires princiers, car son appartement abrite des amis de passage qui ne comprendraient pas la présence de Julien et vendraient la mèche déjà trop courte au goût du maître. Je fais alors antichambre et je dois supporter le bruit éloquent de leurs ébats illicites. Alors que Nadège exhale la grande classe et la culture par toutes les fibres de sa personnalité, *miss matelas* nivelle par le bas son intelligence de collégienne attardée.

Dernièrement, des événements de plus en plus mystérieux ont semblés modifier l'humeur du maître, le rendant grincheux et fébrile tout à la fois. Il ruse avec son horaire et néglige ses obligations envers les jumeaux, qu'il n'a heureusement pas mêlés à ses escapades. Il est tout sucre, tout miel avec la belle Nadège, elle, qui ne voit rien venir. Un tissu de faussetés s'insinue entre les fils des moquettes que Julien foule en coupable tous les samedis. La Chauvet maintient tout l'appartement en otage et personne, sauf moi et mon fin museau, ne sent la tempête qui ne peut manquer de s'abattre sur nous tous.

Qu'est-ce qu'il lui trouve pour l'amour du ciel ? La dame mange comme une ogresse, dort beaucoup, paresse de plus en plus, enfle de manière disgracieuse. Remisés les effluves de patchouli, la finaude respire la magouille à plus de dix kilomètres à la ronde. La bombe

finalement nous a explosé sous le pif le troisième samedi de juin, veille de la fête des pères. La Chauvet a dévoilé à monsieur Granger ce qu'il soupçonnait déjà, il serait papa.

Et là, enfin, il déchanté ! Il allume ! Ouvre les yeux sur l'incendie phénoménal qu'il a attisé. J'oserais bien lui dire que ce n'est pas trop tôt, mais il est trop tard ! Christine insiste auprès de Julien pour qu'il mette de l'ordre dans sa vie. La future maman se positionne en tête des priorités et lui fournit une liste d'actions à entreprendre. D'abord, prévenir Nadège de la grossesse, clamer la désuétude de leur amour conjugal, annoncer rupture et déménagement incontournable. Finalement, âme généreuse, elle accepte de reléguer à une date ultérieure, la question financière, les placements à partager, le montant d'une pension non obligatoire pour celle qui pendant seize ans avait accompagné son homme, à elle, maintenant. Bien en évidence, au milieu de cette liste, l'ultimatum de jouer la franchise pour faire comprendre la nouvelle donnée d'existence des jumeaux. Ils devront désormais se tenir sagement à leur place, loin de son rejeton. Julien réalise avec effroi que les commandements de Dieu, moins sévères, ne parlaient pas eux, de bagage à ramasser rapidement incluant les vêtements toutes saisons, afin d'éviter les oublis et les allers-retours pénibles. Sur les tables de loi Chauvet, gravées en lettres de feu, le désir de mettre la main sur tous ses livres, un ou deux tableaux de grand renom, puis sur quelques beaux meubles aussi. Suivaient des détails purement matériels tels que visiter sans délai des appartements de dimensions raisonnables, prévoir un calendrier d'installation, informer la conciergerie afin de coordonner le transfert du courrier, évaluer la nécessité d'abandonner la voiture neuve à Nadège. Curieusement l'argent refaisait subtilement surface sous prétexte d'un partage équitable dans les frais d'éducation entre son héritier et les jumeaux qui ne devaient, en aucune manière, s'imaginer gruger le pécule du petit. Finalement et en lettres majuscules, la nomenclature des personnes à mettre au parfum : banquier, notaire, voisins, parents, collègues de travail, amis, garagiste, connaissances, gardien de la maison d'été, poissonnier et boulanger du village avant les prochaines vacances, mairie, assureur et autres de moindre importance que le maître aurait à aviser plus tard.

Mon pauvre Julien, haletant comme un camarade dans une chasse à courre, blanchissait au fur et à mesure du défilement des tâches et obligations. La vision d'horreur des conséquences de son imprévision l'assommait. Christine et son gentil fœtus l'acculaient au pied du mur et il ne lui restait plus qu'à s'engager dans l'étroit tunnel des ruptures, bien connu pour sa limite restreinte de manœuvre et son impossible retour à la case départ. Trop naïf ou irresponsable, peu importe, il lui fallait maintenant assumer. Il n'était plus simplement deux dans le nid douillet de leur amour adolescent.

L'arrivée de ce nouveau mousquetaire dans notre cercle privilégié à Nadège, aux jumeaux et moi fidèle Grogneau, établit alors un climat de folie furieuse. Je demeure persuadé que Julien n'avait pas souhaité toute cette souffrance. Je tais les larmes, les cris, les nausées, les peurs, les spasmes, les céphalées, les crises, les colères, le désarroi, la jalousie et la désespérance qui ont noirci notre quotidien, volé nos nuits, brisé nos rêves et étouffé nos vies. Je garde sous couvert tous les séismes matériels qui nous ébranlèrent. Je rumine l'opprobre du juge qui raconte le faible caractère de son maître.

Qu'advient-il de moi maintenant ?

Face à la destruction de la cellule Granger, mes inquiétudes personnelles comptent peu. Je devine facilement que je n'habiterai plus avec Julien, d'ailleurs je lui rendrais la vie impossible avec plaisir. La maîtresse, la mienne, plus attentive que jamais, se réchauffe à la chaleur de ma fourrure, mais j'anticipe une séparation de plus dans mon livre de comptes. Je devine également que submergés par trop de nouvelles responsabilités, les jumeaux finiraient par m'accuser d'avoir participé aux fables de Julien et de lui avoir servi d'alibi complaisant. Bien sûr je ne leur en voudrais pas, je les comprendrais, je me ferais petit, mais je sais que ça n'arrivera pas. Il y a deux jours j'ai entendu, si bas que j'ai dû tendre l'oreille, Julien dire à Nadège qu'il irait au *Berger blanc* m'abandonner une fois encore. J'y dénicherai peut-être des maîtres, vieux, fatigués, revenus des expériences fortes, saturés des coups de cœur et à l'épreuve des coups de foudre.

Retour à la case départ monsieur petit génie ! Mais je me promets bien d'annoncer tout de suite la couleur. On ne me reprendra plus à faire le tendre !

Mon nom est Grogneau de Russie. Mon patronyme commence, fort à propos, par deux lettres inquiétantes qui représentent ma nature propre.

Je grogne ! Je gronde ! Je gruge !